

Les avatars de la figure paternelle : cinq romans franco-antillais récents

Steven Urquart
Queen's University

Mon père? eh bien, mon Père, il m'a pas reconnue, hein. Elle était chez elle, seule avec nous, et lui, il était chez lui, mais je sais que c'est mon Père. Maman m'avait menée chez lui, il lui donnait un peu d'argent par moments. Il n'a jamais reconnu aucun des ses enfants et il a fait beaucoup d'enfants : six, de différentes mères.

Georgette, 62 ans.
Ancienne ouvrière agricole
Le couteau seul

Déclaration frappante, ce témoignage authentique suggère que le père antillais est un individu irresponsable. Bien que cette description soit une généralisation et que le paradigme du père change de plus en plus de nos jours, il n'en demeure pas moins que la figure paternelle reste une figure controversée dans la société antillaise contemporaine. Issu des structures familiales de l'Afrique et du commerce de l'esclavage, la famille antillaise et le rôle de ses membres demeurent l'objet de discussion encore aujourd'hui. Le principe de la famille étendue, souvent polygame dans les pays africains, et l'éloignement ou bien la séparation totale des membres de la famille parmi, et même à l'intérieur des grandes plantations caraïbes, semblent avoir contribué au rôle ainsi qu'aux mœurs souvent associées au père antillais.¹ Sujet très peu traité par la critique qui se concentre plutôt sur la condition des femmes caraïbes, le

1 Dans les deux premiers chapitres *du Père oblitéré: Chronique antillaise d'une illusion*, Livia Lesel donne une explication détaillée et une lecture complète du développement de la famille antillaise et du rôle du père.

père semble également tenir une place importante dans les œuvres franco-antillaise récentes. Etant donné son statut polémique, sa présence littéraire et le manque d'analyse à son égard, il convient donc d'explorer la problématique de la « figure paternelle » dans plusieurs romans. Pour ce faire, il sera question d'examiner un échantillon de textes franco-antillais récents, à savoir *Pluie et vent sur Têlumée Miracle*, *Solibo Magnifique*, *Le Nègre et l'Amiral*, *La colonie du nouveau monde*, et *L'espérance macadam* afin de se mettre en relief la manière dont certains auteurs modernes abordent le père et de déterminer si la description ainsi que l'importance thématique de ce personnage subissent une évolution au cours des années.

Publié en 1972, *Pluie et vent sur Têlumée Miracle* de Simone Schwarz-Bart traite des rapports entre hommes et femmes en Guadeloupe à travers l'histoire authentique de « Fanotte », femme du peuple qu'elle a connue dans son enfance. Quoique la question du père ne soit pas au centre de l'intrigue du roman, elle est abordée de façon à ce que le lecteur apprécie l'importance du rôle du père dans la famille et de sa présence dans la famille antillaise du milieu populaire.

Dans le roman, on retrouve deux types de pères : celui du géniteur dont la fonction est purement biologique, et celui du véritable père qui se charge de l'éducation et de l'entretien général des enfants. Dans la première partie, intitulée 'Présentation des miens', la narratrice retrace la lignée maternelle de sa famille en parlant de sa grand-mère et de son arrière-grand-mère, et ainsi souligne dès le début de l'histoire que le père n'est souvent qu'un figurant dans l'héritage familial. Dans la description de son arrière-grand-mère, Minerve, la narratrice évoque l'abandon de cette dernière par un père-géniteur : « Ainsi arriva, depuis la Dominique, un nègre qui s'éclipsa à l'annonce même de sa paternité, et ceux de L'Abandonnée que Minerve avait dédaigné rirent de son ventre ballonné » (12). Dans cette évocation, on remarque le caractère lâche et déshonorant de la fuite de certains hommes devant les conséquences de l'acte sexuel, et que Toussine, la grand-mère de Têlumée, était effectivement une fille dite « bâtarde ». Par ailleurs, on note la méfiance qui semble qualifier le rapport entre une grande partie des hommes et des femmes aux Antilles. A travers la voix de Têlumée, Schwarz-Bart aborde subtilement la problématique de la socialisation des femmes qui, génération après génération, commettent les mêmes 'erreurs' naturelles que leurs aïeules. L'auteur ne rentre pas dans les détails du père-géniteur et de la fille-mère, mais l'ironie manifeste de sa formation dénonce la désinvolture des hommes à l'égard de leur responsabilité paternelle. En effet, la vision plutôt défavorable du père est communiquée par l'emploi du langage courant des îles qui désigne la

femme enceinte comme « tombée », terme qui place en apparence la responsabilité de la grossesse avec la mère et non le père. Dans une interview avec Mary Jean Green, Schwarz-Bart confirme l'impression que l'on a de la figure paternelle dans *Pluie et vent sur Télumée Miracle*, en disant : « Quand l'homme antillais faisait des enfants sans revendiquer la paternité, celle qui devait assumer la lignée, accomplir des tâches quotidiennes, s'occuper des enfants tout en leur transmettant les traditions ancestrales, c'était naturellement la femme » (131). A travers cet éloge de la femme abandonnée par son compagnon, le problème du père qui manque à ses responsabilités est mis en relief.

Schwarz-Bart ne s'acharne pas sur la question de l'absence paternelle et propose en contrepoint le portrait de Xango, beau-père bienfaisant, qui semble incarner une figure paternelle idéale. Le nouveau compagnon de Minerve, il est décrit comme étant un homme responsable dont l'adoration pour son enfant adoptif est inépuisable : « L'enfant Toussine vit le monde et Xango l'aima comme si elle était née de ses oeuvres [...] elle devenait les deux yeux de cet homme, le sang de ses veines, l'air de ses poumons » (12). A travers la description de la sollicitude de Xango, l'auteur semble à la fois condamner la persécution des femmes 'tombées' et faire l'éloge des hommes qui surmontent de telles circonstances et assument la charge des enfants d'autrui. En effet, l'accent n'est mis ni sur le père manquant, ni sur l'aspect biologique, mais plutôt les bonnes qualités d'un père qui ne considère pas les enfants comme un fardeau émotionnel et financier. Dans le cas de Xango, c'est d'un véritable amour qu'il s'agit.

Avec Jérémie, le mari de Toussine, grand-mère de Télumée, le lecteur découvre un homme qui se distingue de la plupart des jeunes antillais par sa vision plutôt idyllique de la femme et de la vie conjugale : « Il regardait les jeunes filles d'un oeil indifférent [...] lorsque Jérémie tombera amoureux, ce sera d'une sirène » (14). Incarnant toutes les valeurs de chasteté et de fidélité, Jérémie ne s'intéresse pas aux conquêtes sexuelles de ses camarades, et une fois marié, fait de son mieux pour faire vivre sa famille. Selon Heller et de Waal Malefijt, cette attitude envers la monogamie se révèle insolite parmi les jeunes hommes aux Antilles où en général, « [m] en spend their late teens and early twenties in sexual experimentation and sporadic employment » (117). Bien que des malheurs arrivent à ce couple idyllique, une place importante est accordée au mariage entre Jérémie et Toussine, et ainsi, souligne l'état privilégié de l'union mutuelle dans le milieu populaire antillais. A ce propos, Livia Lesel remarque : « [l]e mariage n'est pas vécu comme le préalable à la paternité, mais plutôt comme l'aboutissement et la consécration d'une vie réussie » (29). Quoi que le

comportement paternel de Jérémie ne soit jamais décrit en détail, à travers les nombreuses descriptions de sa responsabilité et de sa fidélité, « c'était un homme sensé, capable d'apprécier les merveilles du bon Dieu à leur juste valeur » (178), on voit l'importance de la stabilité identitaire masculine. En effet, il semblerait que Jérémie, père présent et respecté, incarne un modèle symbolique de la figure paternelle 'romantique' idéale.

Comme Xango et Jérémie, le père de Télumée, Angebert est également digne du titre de « père ». Cet homme dit « aimable et doux » (40) remplit le vide laissé par le père biologique de Régina, sœur aînée de Télumée et attire l'admiration de celle-ci. Contre l'allusion à l'absence du père qui constitue une des réalités sociales des îles est placée la description d'« Angebert » dont le nom est souvent remplacé par l'expression « mon père », ce qui confirme de manière indirecte l'importance du lien paternel aux enfants. L'idée que l'absence du père marque les membres de la famille est également renforcée par la mort tragique de celui-ci, et encore plus loin par celle d'Amboise, deuxième compagnon du personnage principal, Télumée. Bien qu'Amboise n'engendre aucun enfant, en devenant le chef du cortège des coupeurs de canne qui se plaignent contre l'usine locale, il sollicite le respect du lecteur et incarne ce que Maryse Condé appelle « une figure paternelle » (*La parole des femmes*, 35). En contraste direct avec cette image de la paternité, on retrouve le caractère infidèle et cruel d'Elie, premier compagnon de Télumée, qui fait ressortir la valeur du père consciencieux.²

L'importance de la figure paternelle vertueuse joue un rôle important dans *Pluie et vent sur Télumée Miracle* et met en relief l'irresponsabilité du père-géniteur ordinaire. La promiscuité de l'homme et sa fuite après l'acte sexuel comme une réalité sociale peut être surmontée par un père adoptif disposé à s'occuper des enfants. En effet, l'auteur insiste davantage sur les qualités du bon père et l'importance du lien paternel aux enfants que sur l'absence ou les vices de certains pères antillais.

Dans *Solibo Magnifique* de Patrick Chamoiseau, publié seize ans plus tard, la problématique du père est également abordée, mais d'une manière plutôt humoristique. A travers le récit de la mort d'un certain Solibo Magnifique par 'une égorgette de la voix', et l'enquête menée par le brigadier-chef Bouaffesse, la question du père communautaire ainsi que

2 Télumée explique la liaison d'Elie avec une autre femme, Laetitia ainsi que la cruauté autant physique que mentale qu'elle subit passivement : « Elie me frappait maintenant sans aucune parole, sans aucun regard. Un soir, je sombrai dans le néant » (155).

l'effet de l'absence paternelle est soulevé. Chamoiseau, narrateur et personnage du même nom, enregistre les discours publics de Solibo et devient pour ainsi dire 'le père' du texte. En mettant en pratique la tradition orale africaine, il transmet l'histoire familiale des Antillais pour les générations suivantes. En effet, le personnage de Chamoiseau paraît être le fils symbolique de Solibo : « Est-ce que j'ai raison, Papa? » (52-53). Le narrateur de l'histoire, Chamoiseau représente une source de sagesse et illustre la fonction traditionnelle du père qui éduque ses enfants tout en les amusant. Il appelle les lecteurs 'ses enfants' d'un ton ironique, mais signale néanmoins l'importance de la présence masculine en déclarant : « Enfants, pas de gêne ici-dedans : relisons la parole où Doudou Ménar entre à l'hôtel pour signaler l'agonie de Solibo [...] car à cette heure, elle gèle dans le frigo de la morgue » (178).

A travers les interrogatoires des amis du défunt, le lecteur découvre que Solibo Magnifique est 'le père communautaire' du milieu populaire à Fort-de-France : « Papa (on l'appelait tous Papa, instinctivement) [...] il était présent partout, connu apprécié, non comme conteur [...] mais comme bougre agréable » (190). Agissant comme point de repère social pour ceux qui le connaissent, Solibo est décrit comme soutenant « des dizaines de vie » et aidant ses semblables par « le simple fait d'être là » (188) De telles déclarations sont révélatrices dans le sens où elles sous-entendent la marginalité générale du père antillais qui, par son absence, manque de subvenir aux besoins affectifs des enfants grandissants. Homme sincère, digne de confiance qui ne prend jamais de faux airs, Solibo semble également représenter 'le père symbolique' des Antillais à la recherche de leur propre identité. Pour les témoins, « il ne poursuivait [...] aucune image, ne se détournait pas de lui-même, mais explorait à fond ce que nous sommes [...] » (190). De nouveau, on remarque l'importance du lien paternel dans la construction d'une identité personnelle et sociale pour 'l'enfant'.

Homme du peuple, Solibo a des enfants de différentes femmes, aime la boisson et les lieux de plaisir. L'ancienne concubine de Solibo, Marie Sidonise, explique le caractère paternel du défunt :

J'ai vécu dans le temps avec Solibo, une bonne charge d'années, il ne venait que les mardis et dimanches, et restait dans ma case sans regarder par la fenêtre. C'est comme ça, oui, qu'on a fait ses deux enfants. Il maniait plusieurs concubinages comme tous les nègres d'ici mais il donnait la viande pour les enfants. (72)

Dans cette déclaration, on remarque qu'il s'agit de mettre en relief les réalités du rapport entre hommes et femmes, et de semble suggérer que la définition d'un bon père ne doit pas correspondre à l'image du père occidental. Les défauts du père antillais sont rélavités, et on voit qu'il s'agit plus du soutien financier des enfants que d'une interaction directe et quotidienne avec les membres de la famille. Dans *Women's lives in the English-speaking Caribbean*, Olive Senior explique pourquoi Solibo, malgré tout, demeure en général un bon père : « Male promiscuity seems to be taken for granted – as long as the man supports his children » (174) et « [i]t might be argued that a father who visits is a father who is 'present' » (19). Cette idée est notamment renforcée quand Sidonise quitte Solibo par la suite pour le fonctionnaire Dalta, et nous permet de constater la dépendance problématique dans certains milieux aux Antilles, où la grossesse sert à attacher l'homme et à soumettre la femme, laquelle doit parfois choisir un compagnon pour des raisons économiques. A ce propos, Suzanne Brown explique : « For many women, motherhood might present itself as a socially acceptable way... of maintaining an alliance with a man » (59) et souligne le côté matérialiste du rôle paternel ainsi que les attentes traditionnelles associées à l'homme actif : « Sometimes because of economic insufficiencies, women are forced to be with men who can assist them financially, regardless of the man's disposition or behaviour towards them » (61). Par ailleurs, la déclaration de Sidonise soulève une autre question fondamentale qui relève des paradigmes sociaux de certains milieux antillais : celle de l'appropriation des enfants. En utilisant l'adjectif possessif 'ses' pour parler des enfants qu'elle partage avec Solibo, Sidonise explique non seulement la place privilégiée du père dans la famille, quel que soit son comportement envers les femmes et les enfants. En accordant ce statut à l'homme, la femme n'oblige pas ce dernier à faire face à ses devoirs paternels et ne lui montre pas la souffrance dont il est souvent responsable.

Dans *Solibo Magnifique*, l'ampleur de l'influence paternelle sur la socialisation des enfants à travers le personnage du brigadier-chef Bouaffesse est également exploré. Avec cet homme brutal et sans père, la question est de l'origine de la promiscuité et de la marginalité de certains hommes est antillais l'importance de cette problématique dans la société antillaise est mis en relief. A travers une vision plutôt ironique, le narrateur rend compte l'effet de la carence paternelle en se disant : « [l']absence du père ne sembla jamais traumatiser outre mesure notre homme (ni même ses dix huit demi-frères et sœurs) » et puis fait allusion aux conséquences d'une telle absence sur la mentalité d'un enfant en décrivant l'irresponsabilité qui caractérise

l'activité sexuelle de Bouaffesse : « il vérifia à dix reprises qu'elle pouvait enfanter avant de l'épouser [...] » (55). En se servant d'un ton léger, on soulève tout de même l'impact potentiellement irrémédiable d'un tel modèle paternel sur les garçons de la famille et l'attitude désinvolte de certains quant à l'importance d'un père responsable. Commentaire social implicite, il donne à réfléchir sur la manière dont la marginalité du père agit comme un modèle et donc influence la future conduite des garçons antillais. Ceci dit, avec la mort de Solibo Magnifique, on remarque les avatars carnavalesques de l'instance paternelle et les implications non seulement sur l'unité familiale, mais sur la communauté. Bien que Chamoiseau aborde plutôt les questions de langage dans le roman, on s'aperçoit que sans juger explicitement de la figure paternelle, il aborde plusieurs dimensions du comportement du père et soulève de nombreuses questions quant à l'étendue de son influence.

Dans le *Nègre et l'Amiral* de Raphaël Confiant, paru en 1988, le thème de la figure paternelle est encore plus explicitement développé. Dans ce récit où domine le burlesque, on découvre l'histoire de trois hommes, Alcide, Amédée, Rigobert et leur aventures autant sexuelles que civiques lors du régime de l'Amiral Robert pendant la seconde guerre mondiale. Dans ce cadre, deux types de pères ressortent : celui du père irresponsable, volage qui ne veut que satisfaire ses pulsions sexuelles, et celui du patriarce qui tyrannise l'esprit de son enfant.

Les trois personnages masculins principaux se montrent tous irresponsables envers leurs enfants. Dans les premiers chapitres, le narrateur décrit l'appétit sexuel vorace et le donjuanisme d'Alcide, d'Amédée, et de Rigobert, qui partagent même à l'occasion les mêmes partenaires qu'ils soient mariés et chargés d'enfants ou non.³ En fait, ces personnages sont dépeints comme des êtres de fortes libidos pour qui l'intimité avec la femme n'est accomplie qu'à travers l'acte sexuel. A travers de nombreuses descriptions burlesques des actes sexuels, la promiscuité de certains pères antillais est souligné. Cette vision des jeunes hommes antillais qui s'inquiètent peu des fruits de leurs amours correspond au stéréotype que Keith Warner évoque dans *The Trinidad Calypso*, « *the calypsonian's alleged*

3 Au cours des deux premiers chapitres, on découvre que Alcide et Rigobert couchent avec la femme de leur ami Richard, Louisiane et que les autres personnages ont plusieurs partenaires sexuels. Le narrateur décrit les rapports entre Rigobert qui « n'avait pas pour habitude de perdre son temps à discuter avec les femmes » et Louisiane d'une manière légère en disant « A chaque coup de reins, elle gémissait en redemandant 'D'autre! D'autre!' » (34-35).

insatiable sexual appetite, which causes innumerable females to either cry in ecstasy, beg for more or groan in agony if they cannot cope with their too ardent lovers » (99).

L'irresponsabilité du père antillais se manifeste le plus explicitement chez le personnage d'Alcide, décrit partout dans le roman comme étant égoïste et insensible à l'amour. En retraçant la fonction paternelle dans la vie d'Alcide, dont le père « était trop souvent absent (il avait d'autres femmes et d'autres marmailles à sa charge) » (44), on constate qu'Alcide semble, à l'instar de Bouaffesse dans *Solibo Magnifique*, adopter l'attitude désinvolte de son père-géniteur et finit par tromper sa première épouse et abandonner son fils. Le narrateur note « le libertinage » (45) qui constitue l'éducation d'Alcide ainsi que l'indifférence de celui-ci vis-à-vis de sa paternité en expliquant que ce dernier « plaça son fils chez sa mère à la campagne de Fond-Massacre, et ne s'en occupa plus jamais » (47).

Toujours sur le mode burlesque, on remarque que Confiant aborde le caractère égocentrique des jeunes hommes antillais et soulève une autre question : celle des contraceptifs généralement méprisés par les hommes. En raison de ses habitudes sexuelles, Alcide contracte une maladie : « [r]égalé ou insoucieux du mal qui rongait son sexe, il se mit à semer du coco autour de lui avec une rage revancharde » (47). Quoique cette description soit humoristique, elle renvoie à l'insouciance de certains jeunes antillais qui s'inquiètent peu des conséquences (telles que la transmission des maladies sexuelles et la conception des enfants) des rapports sexuels.

Le manque de souci de la part d'Alcide quant aux membres de sa famille réapparaît plus tard dans le roman lorsque ce dernier, une fois parti à la guerre, abandonne complètement sa deuxième femme, ainsi que leur fils qu'il appelle un 'benêt' : « Alcide ne songeait même plus à sa femme Romaine, ni à ce rejeton Cicéron et vivait dans une sorte de déboration d'enthousiasme » (288). Bien que les mœurs des pères infidèles du récit ne sont jamais explicitement mises en question, le comportement irresponsable de certaines figures paternelles qui ne valorisent pas leurs enfants est clairement exposé.

Le deuxième type de père que l'on retrouve dans *Le Nègre et l'Amiral* ressort dans le rapport entre Blandine de Médeuil et Amédée Mauville. Le père de ce dernier espère qu'Amédée éclaircira la race en épousant une blanche, et tout au long du roman culpabilise son fils par rapport à ses propres ambitions : « Maximilien Mauville ne parla plus jusqu'à la maison. Il venait de comprendre qu'il devait faire une croix sur son espoir d'éclaircir la race » (81). Tracassé par les attentes omniprésentes de son père, Amédée finit par lui céder et s'engage dans un mariage sans avenir. De l'autre côté

du rapport, les espérances despotiques du père sont semblables, ce qui se révèle à travers la réaction du père de Blandine, Duvert de Médeuil, un riche blanc qui montre sa désapprobation en s'emportant violemment devant la nouvelle du mariage de sa fille avec un mulâtre.⁴

Dans le milieu de la famille mulâtre ou béké du roman, il paraît que les pères légitimes exigent une certaine servitude de la part de leurs enfants et exercent une influence presque tyrannique sur les idées et les décisions. Avec ces portraits de pères impérieux et oppressifs, Confiant semble mettre en cause les dits 'bienfaits' de la présence paternelle et critique non vraiment le comportement du père 'présent et responsable', mais plutôt son caractère autoritaire. Le narrateur souligne de manière explicite cette idée en décrivant le père d'Amédée : « Il avait la cohérence et l'obstination des bourgeois mulâtres martiniquais qui conçoivent chaque nouvelle génération comme une avancée sur la route de la Civilisation » (254). Dans cette description frappante qui s'applique également à Duvert de Médeuil, on remarque l'influence négative de l'égoïsme paternel ainsi que l'importance de la lignée patriarcale dans l'esprit de l'enfant. Ce respect de l'héritage paternel tracassier, mais inébranlable, se remarque également chez Rigobert qui, malgré le fait que son père « ne lui a strictement rien laissé hormis ce titre de Charles Francis [...] » (162), évoque son nom de famille à plusieurs reprises au cours du récit.

Le père dans *Le Nègre et l'Amiral*, qu'il vienne du milieu populaire ou bourgeois, manque de sensibilité et de véritable attachement pour les membres de sa famille. Cependant, cette image plutôt caricaturale de la figure paternelle, quelle que soit sa classe sociale, est quelque peu atténuée vers la fin du roman lorsque les hommes hyper-sexués, une fois plus âgés et mûrs, réexaminent la nature de leur existence. Alcide, revenu du combat, désire établir un rapport avec le fils qu'il a renvoyé, et Rigobert, qui s'était caché des autorités pendant la guerre, devient ce que le narrateur appelle « un véritable homme » (430) en choisissant de s'occuper de la marmaille de Carmélise 'la pondeuse' dont il avait autrefois horreur. Avec cette métamorphose, Confiant semble diriger ses personnages masculins vers une vie de paternité responsable dont les récompenses émotionnelles dépassent celles des rapports purement physiques. Quoique le texte offre une vision burlesque et plutôt défavorable de la figure paternelle, on remarque que l'irresponsabilité ne semble représenter qu'une période

4 Au cours du chapitre 3, le narrateur explique en parlant de Duvert de Médeuil que « Deux manquements provoquaient en général la radiation immédiate : tomber en faillite et épouser une personne de couleur » (74).

limitée à travers laquelle tout jeune homme passe. Cette idée se résume effectivement lors des derniers chapitres du roman dans le conte *Monsieur le Roi et son enfant bâtard* qu'un vieil homme raconte à Rigobert où « tous les pères reconnaissent leurs enfants bâtards » (316). En dépit de toutes les plaisanteries qui émaillent *Le Nègre et l'Amiral*, Confiant illustre la polémique entourant la figure paternelle antillaise et semble terminer son roman avec un discours plutôt plus moderne sur la paternité.

Publié cinq ans après le roman de Confiant, *La colonie du nouveau monde* de Maryse Condé présente une image assez sinistre de l'instance paternelle à travers l'histoire d'une secte moderne qui s'arrête en Colombie faute de moyens pour atteindre l'Égypte. Dans le roman, la figure paternelle principale, Aton, chef de la colonie, est décrit comme étant angélique et la véritable source de souffrance tant pour sa famille que pour ses adeptes. L'irresponsabilité d'Aton n'est pas fonction de ses actes d'infidélité ou autres, mais plutôt de son caractère indifférent, et de ce qu'il ne fait pas pour les membres de sa famille. D'une manière passive, mais psychologiquement manipulatrice, Aton impose ses croyances à ses deux jeunes filles : « [i] ne voulait pas que ses enfants apprennent à lire et à écrire, et renouent de cette façon avec la société » (16) et les prive des divertissements de l'adolescence : « les petites filles si jolies [...] grandissaient dans le dénuement le plus total, sans aucun des plaisirs de leur âge » (64). Condé construit peu à peu la tyrannie d'Aton, et élabore un personnage qui se livre à des heures interminables de prière sans s'occuper de sa famille, ni des tâches domestiques. En effet, malgré la déchéance et l'atmosphère de décrépitude, Aton « ne voyait rien de ce qui se passait aux alentours de la maison » (123).

Inconscient des événements de la colonie et détaché des personnes qui l'entourent, Aton facilite le viol et la mort de sa fille, Néfertiti, par l'adepte allemand, Rudolf. En effet, il ne manifeste aucunement l'amour ou le soutien attendus du chef d'une famille nucléaire élargie en clan et se montre désintéressé par ses enfants, même lors de la disparition de Néfertiti qu'il associe, sans réfléchir, à l'envie de la jeune fille de revoir sa mère : « Quant à Néfertiti, il ne se préoccupait pas de sa disparition [...] » (175). Le portrait du père égoïste qui marginalise ses enfants dans sa vision du monde est également confirmé par le point de vue attristé de la deuxième fille d'Aton, Méritaton qui, malgré son amour pour son père, doit s'avouer « [elle] n'avait jamais fait grand cas d'Aton dans sa vie. Il ne causait pas avec elle, il la regardait à peine à vrai dire » (170). Quoique Aton soit physiquement présent dans la colonie, il demeure affectivement absent, ce qui crée un univers mental fragile pour l'aînée de ses filles. Livia

Lesel exprime carrément l'existence de ce phénomène dans son livre et dit : « Ce n'est pas parce qu'il y a du père dans une société ou un père dans une famille, qu'il y a du père chez l'enfant » (9). Dans la description du rapport entre Aton et ses filles, on comprend la conséquence de sa négligence sur la socialisation de ses enfants, surtout Néfertiti qui n'ayant jamais connu l'amour paternel s'ouvre à l'attention flatteuse et aux avances ambiguës de Rudolf. L'auteur semble appuyer sur cette idée dans la mesure où on apprend que la mère, Tiyi, dont le père est mort avant sa naissance, éprouve, elle-aussi l'absence d'une figure paternelle dans sa vie. En fait, la nostalgie du père manquant la pousse à faire du théâtre, l'ancien métier de celui-ci : « Il lui semblait que monter sur les planches lui était un devoir sacré. En vérité, la seule manière de venger la mémoire d'un homme injustement fauché par le destin. C'est pourquoi elle [...] s'était montrée jusque-là douce et obéissante [...] » (44). Ce désir de rétablir l'influence paternelle dans sa vie provoque indirectement une dépression nerveuse chez Tiyi, événement qui mène à la rencontre avec Aton, son futur mari dans l'hôpital Saint Louis.⁵ Comme dans un cercle vicieux, l'absence paternelle dans la vie des parents de Néfertiti semble précipiter la fin tragique de la jeune fille.

L'héritage patriarcal joue un rôle intégral dans les souffrances de Tiyi, la femme du roi solaire. Enceinte d'un autre enfant qui met en danger sa santé, la menace est aggravée par le strict régime de la secte et le refus de médicaments imposé par Aton, Tiyi se retrouve mourante seule sans le soin de son mari. D'un égoïsme extrême, on découvre que « Aton n'avait pas de place dans son esprit pour les femmes [...] » (84) et qu'il ne pense pas à la souffrance de sa femme, mais plutôt à « [...] l'enfant qu'elle portait, cette fois encore, ne serait qu'une fille. Non! » (85). Incapable d'engendrer un garçon, et désintéressé par les rapports sexuels qui ne représentent qu'un moyen de transmettre la vie, Aton est dépeint comme étant faible, dévirilisé et spiritualisé de façon destructrice.

L'image de la figure paternelle impuissante et corrompue ressort davantage lorsque juxtaposée au portrait d'Enrique, chef du syndicat d'initiative qui, porté sur les rapports physiques, aime Tiyi d'amour et s'engage à la soigner.⁶ Dans la description, on retrouve en détail le manque

5 Le narrateur explique « L'envie de devenir comédienne était venue à Tanya [Tiyi] en regardant les photos de son père » (44) et qu'elle fait une dépression durant sa carrière dramatique. Voir p. 46.

6 Dans les premières lignes, on découvre qu'« Enrique Sabogal était le seul et unique conseiller municipal communiste de Santa Marta [...] » et qu'il est

de qualités souvent associées à la figure paternelle, ce qui a pour effet de mettre en relief l'impuissance d'Aton sur le plan économique. Par l'interdiction de la vente de tout produit récolté, cet homme empêche sa femme ainsi que les autres membres de la secte, tels que Mandjet, et Mesketet, de partir. Tiyi et Mesketet sont décrits comme n'ayant pas 'un sou', une image qui illustre non seulement la marginalité, mais aussi la nature tyrannique d'Aton qui, faute de vouloir entretenir 'ses enfants', manque à son rôle de père de la colonie.

Père et mari irresponsable, le personnage d'Aton semble lui aussi être victime d'une figure paternelle marginale. Au début du roman, le lecteur découvre qu'Aton est un enfant dit 'bâtard' et que lui aussi a subi des violences aux mains de son beau-père : « Sous les coups, les mauvais traitements et les mauvaises paroles, il [Aton] sentait son cœur habité d'une force étrange. Il méprisait cet homme [...] » (19). Bien qu'Aton ne brutalise pas ses enfants, il les marque psychologiquement par son indifférence envers leur bien-être émotionnel et les maltraite inconsciemment en déviant une intégration scolaire essentielle. Ainsi, Aton fait partie d'un cercle vicieux d'abus commis par la figure paternelle et provoque à son insu le même mépris chez ses enfants que son beau-père lui a inspiré. En faisant allusion au passé malheureux d'Aton, Condé semble suggérer, à l'instar de Chamoiseau et de Confiant, qu'il existe un lien de cause et effet entre le manque d'expériences paternelles positives dans la jeunesse d'un garçon et la marginalité qui caractérise le père malfaisant que l'enfant devient. A ce propos, Senior explique : « *Boys have very little experience of fatherhood to learn from, since their fathers are largely absent or ineffective* » (73).

Le dilemme du père abusif est également abordé avec l'histoire personnelle de l'adepte Mandjet qui, dans l'atmosphère sinistre de la colonie, se rappelle le viol qu'elle a subi aux mains d'Esnard Boisfer, concubin de sa mère : « [il] s'était couché sur elle par force » (57), et comment sa mère lui a demandé de se taire. Condé n'entre pas dans les détails pour la description des effets psychologiques d'une telle violence, mais explique que cette injustice culpabilise la jeune fille qui vit « repliée sur elle-même, figure fermée et yeux baissés » (57). Malgré le salut initial que lui apporte la confrérie mystique d'Aton, ce dernier fait défaut à Mandjet par son indifférence et la laisse sentant abandonnée et de nouveau trompée par la figure patriarcale dans sa vie. Par conséquent, elle décide de quitter la colonie définitivement.

« très porté sur le sexe » (27). On apprend également qu'Enrique aide Tiyi et sauve sa fille Méritaton. (252).

En effet, Aton n'est véritablement plus le « père » de la secte, et ne satisfait guère aux attentes de ceux qui jadis le croyaient un être divin. A travers la description des expériences d'Aton, de Tiyi, et de Mandjet avec le père absent ou une figure paternelle dénaturée, on découvre une représentation sinistre de la figure paternelle qui fait ressortir les conséquences dramatiques que l'irresponsabilité du père pendant l'enfance d'un individu engendre dans l'esprit de celui-ci, une fois devenu adulte. Dans le contexte d'une secte moderne, réduite à un état de survie, le lecteur voit que le rôle du patriarcat dans l'histoire sociale, comme si les paradigmes de la société antillaise dite « moderne » n'avaient pas vraiment évolué. En réduisant Aton à un simple mortel, la parole de celui-ci : « [...] je suis la réincarnation de votre Père [...] » (57) est démystifié. En effet, dans le contexte de la société antillaise, il s'agit de l'image d'une figure paternelle présente, mais déficiente.

Sujet qui retient l'attention de plus en plus d'auteurs franco-antillais, la figure paternelle 'présente', mais 'maléfique' atteint son apogée dans *L'espérance macadam* de Gisèle Pineau publié en 1995. Dans ce roman qui se déroule en deux temps, les vicissitudes de la fonction paternelle sont mises en relief à travers l'histoire personnelle d'Eliette, vieille femme qui prend conscience de son passé incestueux en aidant la jeune voisine à surmonter ses propres expériences avec un père dénaturé.

Au début du roman, le lecteur apprend qu'Eliette est stérile, malgré les efforts et l'amour de ses anciens maris, Renélien et Hector. Par la mise en relief de cette réalité, Pineau fait déjà indirectement allusion au viol paternel (à l'insu du lecteur) subi par Eliette dans son enfance, et souligne l'importance de la virilité en définissant la masculinité. Cependant, à travers une description de la vie irresponsable menée par certains hommes, on découvre ce que Beauvue Fougeyrollas appelle le « mythe de la virilité »⁷ dans lequel la fécondation de la femme n'a pas grand rapport avec le désir d'enfant, mais plutôt avec l'ego masculin : « [d]es hommes les prenaient, de la même façon qu'ils avaient le rhum, grignant dans le plaisir brûlant. Et puis les jetaient pleines » (14). Situé dans le contexte d'un village antillais, on remarque à travers cette observation que la femme n'est qu'un objet passager de plaisir pour l'homme qui s'en sert pour se satisfaire, sans

7 Dans *Les femmes antillaises*, Beauvue-Fougeyrollas explique « Il semble que pour les Antillais la finalité du rapport sexuel est normalement la fécondation de la femme, même si l'enfant doit être abandonné avec sa mère par le père. Pour beaucoup d'hommes, le fait d'avoir beaucoup d'enfants avec des femmes différentes est la preuve de leur virilité » (57).

réfléchir aux conséquences de ses actes. Cette idée est confirmée par la mère de Rosette, Gilda, qui décrit l'irresponsabilité des hommes en parlant de son ancien compagnon qui l'a abandonnée : « [...] il ne restait jamais longtemps avec une femme. [...] » (84).

Par ailleurs, la marginalité des pères qui s'engagent dans les rapports sexuels est soulignée à l'extrême chez Pineau à travers l'invention de Gladys qui, fruit des abus sexuels de sa mère qui l'abandonne et victime d'une marâtre adoptive du village, devient à son tour fille-mère et décide de jeter son nouveau-né (de sexe masculin) d'un pont.⁸ Acte tragique et conscient, elle semble mettre en relief le désespoir de l'enfant qu'elle fut et celle des mères antillaises face aux pères-géniteurs. En effet, il semblerait que l'infanticide représente la seule manière de rompre le cercle vicieux des enfants sans figure paternelle dans leur vie : « Elle avait dû bien réfléchir avant, peser, jauger, mesurer l'inutilité de le garder vivant. Elle avait rendu sa justice [...] » (54). Avec cet épisode choquant, on est témoin des effets possibles de la malveillance paternelle sur la vie d'un individu ainsi que l'importance d'un père présent, soucieux et responsable dans l'avenir d'un enfant grandissant.

Par le biais cette tragédie, l'auteur introduit le voisin d'Eliette, Rosan (il a eu seul le courage d'aller chercher le cadavre du bébé) et sa femme, Rosette. Bien que la narratrice dépeigne cet homme sous un jour positif dans un premier temps, elle nous avertit que du mauvais sang coule dans ses veines. Au fur et à mesure que l'histoire se déroule, le lecteur découvre le caractère dénaturé de Rosan qui s'engage dans un rapport incestueux avec sa propre fille, Angéla. En décrivant l'acte sexuel à diverses reprises par des retours en arrière, le lecteur saisit la véritable horreur de l'inceste et la corruption paternelle.

La monstruosité de cette situation est renforcée lorsqu'Eliette peu à peu réussit à traduire le discours mensonger de sa mère, et finit par comprendre que 'la poutre' qui l'a blessée lors du cyclone de 1928 était en réalité le membre sexuel de son père qui l'avait violée. En effet, à travers l'emploi d'une structure fragmentée, Pineau répète la description de la souffrance d'Angéla et la syncope d'Eliette. L'aphasie d'Eliette évoque la pathologie de l'hystérie et le cas célèbre de Dora, avec l'étendue des

8 Eloïse, la mère adoptive de Gladys avait « Douze [enfants] d'une progéniture infâme » et maltraite la petite fille. Le narrateur explique que Gladys est enchaînée et que « la petite créature se levait chaque matin un peu plus enragée, pareille à ces chiens rosses meurtris » (46-47). Elle passe par la suite dix ans à l'Assistance.

conséquences psychologiques et émotionnelles de la situation incestueuse. Tout au long du roman, on déchiffre l'impact des actes criminels d'un père sur son enfant.

En juxtaposant l'histoire de la vie de deux personnages d'âges différents, l'auteur soulève un problème immémorial. En effet, le décalage temporel qui sépare les victimes ne change rien à la prévalence de l'inceste dans la société antillaise. Selon Nina Hellerstein l'inceste transcende les époques et « [...] témoigne d'un profond malaise identitaire masculin qui résulte de l'incapacité d'assumer son propre être [...] une force déstabilisante, une sorte de double monstrueux qui prend possession de l'être et le pousse vers le pire » (48). Cette mise en cause de la figure paternelle et de son obsession devient d'autant plus frappante que lorsque le lecteur découvre que le père de Rosan, qui avait quarante ans plus que sa femme et dont l'oreille a été autrefois coupée par une autre femme « pour qu'il n'oublie jamais les méfaits qu'il avait su causer » (81), est également le père d'Éliette. En tissant deux histoires qui se rejoignent ainsi, il semblerait que l'inceste est un cercle vicieux et une sorte de 'malédiction' héréditaire transmise de génération en génération chez les hommes dans 'le sang'. En effet, dans la description de l'inceste et du père dénaturé, il semble y avoir un certain déterminisme qui est renforcé par les tentatives de la part de Rosette (elle aussi grandit sans père), d'étouffer les accusations de sa fille, Angéla. Christiane Makward souligne l'influence néfaste de la carence paternelle sur le comportement de cette femme :

Rosette est donc une femme chez qui le manque de père et la sévérité superstitieuse de la mère ont fondé l'angoisse, une béance d'être comblée par l'amour fusionnel aliénant qui soutient de toute sa force la carence la plus odieuse. Devenue mère, Rosette ne conçoit pas de sexualité pour sa fille : elle rend possible l'inceste, le provoque même inconsciemment punissant Angéla pour avoir rompu la loi du silence. (46)

Avec de telles histoires tragiques, on voit non seulement combien cette l'inceste menace le bien-être social, mais aussi à quel point la marginalité paternelle peut engendrer une disposition psychologique réactionnaire chez l'adulte. A travers le portrait sinistre du père, Pineau met en relief ce crime masculin et semble réclamer sa reconnaissance dans la société antillaise. La vision pessimiste de la figure paternelle qui montre l'importance et le besoin d'agir qui parcourt le roman semble se résumer dans les remords de Rosette : « [...] la honte et les blessures remontaient des

profondeurs du temps d'antan pour salir l'aujourd'hui, ses mirages, ses promesses de fabuleux demains. Non, rien n'avait changé depuis qu'on avait transbordé les premiers nègres de l'Afrique dans ce pays qui ne savait qu'enfanter des cyclones [...] » (177).

Figure polémique dans tous les romans, le père occupe une place de plus en plus centrale dans la littérature franco-antillaise, en particulier dans les œuvres féminines récentes, et semble avoir épanoui comme personnage littéraire au cours des trente dernières années. En effet, dans l'intrigue de chaque roman, les facteurs gouvernant le portrait du père, tels que sa présence, son influence sur la famille, ses responsabilités et son impact sur la société se modifient considérablement. On note que l'image initiale de la figure paternelle comme géniteur est transformée au cours des textes par la description qui s'appuie moins sur son rôle public et davantage sur sa place intégrale, au moins en apparence, à l'intérieur de l'unité familiale. En examinant la manière dont chaque auteur construit le personnage paternel, on s'aperçoit que Schwarz-Bart fournit une vision plutôt positive de celui-ci et qu'elle se concentre surtout sur les qualités des pères adoptifs ou naturels, alors que chez Chamoiseau et Confiant, on note plus explicitement des conséquences de la marginalité du père. Malgré le ton burlesque de leurs oeuvres, on voit néanmoins aborder chez ces deux auteurs masculins la question des implications sociales à l'égard de l'irresponsabilité paternelle. Cette vision est rendue encore plus pessimiste chez Condé qui appuie davantage sur les repréailles subies par les personnages ayant eu un père absent ou irresponsable. Enfin, chez Pineau, il est fait place à la psychose causée par une figure paternelle monstrueuse, celle de l'inceste avec pour conséquence la perte de contact avec la réalité.

En effet, les représentations blasées ou humoristiques des absences et de la promiscuité du père, qui mettent en relief sa fonction essentiellement reproductrice, semblent avoir été remplacées par des évocations de plus en plus sobres d'un père plus rangé, mais plus sinistre. Il apparaît que les carences paternelles changent de nature dans la mesure où les auteurs construisent moins le portrait du père à partir de ses actes, à savoir sa fuite, son infidélité, et son manque de participation dans le soutien des enfants, mais plutôt à partir de son attitude de détachement destructif, tyrannique et finalement incestueux. A travers un glissement dans sa description caractérisée par une mise en relief plus importante de son irresponsabilité vis-à-vis de ses enfants au cours des romans, le père prend toute une autre configuration aux yeux du lecteur. Cette idée renoue avec l'idée générale abordée par les écrivains que l'héritage paternel exerce une influence subversive sur la génération subséquente. Tout compte fait, il faut avouer

que l'évolution de la figure paternelle semble représenter l'instabilité continue de certains hommes qui demeurent indignes du titre de père ainsi qu'une prise de conscience sociale plus importante des effets irrémédiables des abus paternels. Bien que cette analyse n'offre qu'un échantillon limité du traitement de ce personnage marginal, elle témoigne de l'effort des écrivains franco-antillais pour dévoiler et faire réfléchir le public sur les méfaits passés et potentiels de la figure paternelle.

Ouvrages consultés

- Alibar, France et Pierrette Lembeye-Boy. *Enfance et Adolescence*. Tome 1 de *Le couteau seul... sonde le fond des choses : la condition féminine aux Antilles*. Paris: Caribbéennes, 1981.
- Barrow, Christine. « Male images of women in Barbados », *Social and Economic Studies* (Special Issue: *Women in the Caribbean*, Pt. 2) 35. 3. (1986)
- Beauvue-Fougeyrdilas, Claudie. *Les Femmes antillaises*. 1979. Paris : Harmattan, 1985.
- Brown, Suzanne Francis. « Strong Women Struggle: Female Headed Households in the Caribbean. » *Contemporary Women's Issues* 2 (1999) : 55-63.
- Burton, Richard and Fred Reno. *French and West Indian: Martinique, Guadeloupe, and French Guiana Today*. Charlottesville : UP of Virginia, 1994.
- Chamoiseau, Patrick. *Solibo Magnifique*. Paris : Gallimard, 1988.
- Condé, Maryse. *La colonie du nouveau monde*. Paris : Pocket, 1993.
- _____. *La Parole des femmes*. Paris : Harmattan, 1993.
- Délas, Daniel. *Littératures des Caraïbes de langue française*. Paris: Nathan, 1999.
- Dupuis, Jacques. *Au nom du père: Une histoire de la paternité*. Paris : Rocher, 1987.
- Edmondson, Belinda. *Making Men: Gender, Literary Authority, and Women's Writing in Caribbean Narrative*. Durham : Duke UP, 1999.
- Green, Mary Jean. « Simone Schwarz-Bart et la tradition féminine aux Antilles. » *Présence Francophone* 36 (1990) : 130-132.
- Heller, Marcia and Anne-Marie de Waal Malefijt. "Aruban Mating Patterns" *The Family in the Caribbean: Proceeding of the Second Conference on the Family in the Caribbean, Aruba, Netherlands Antilles, 1-5 December 1969*. éd. Stanford N.
- Gerber. Rio Piedras : Puerto Rico UP, 1973. 107-116.

- Hellerstein, Nina. « Violence, Mythe et Destin dans l'Univers Antillais de Gisèle Pineau. » *LittéRéalité* 10.1 (1998) : 47-58.
- Le Franc, Elsie. « Overview and conclusions. » *Report of the Conference on the Role of Women in the Caribbean, Barbados, 12-16 September 1983*. Cave Hill, Barbados: Institute of Social and Economic research, UWI.
- Lesel, Livia. *Le père oblitéré: Chronique antillaise d'une illusion*. Paris : Harmattan, 1995.
- Makward, Christiane. « Presque un siècle de différence amoureuse: Simone Schwarz-Bart (1972), Gisèle Pineau (1996). » *Nottingham French Studies*. 40.1 (2001) : 41-51.
- Senior, Olive. *Women's Lives in the English-speaking Caribbean*. Cave Hill : Institute of Social and Economic Research, 1991.
- Schwarz-Bart, Simone. *Pluie et vent sur Télumée Miracle*. Paris : Seuil, 1972.
- Smith, Raymond T. *The Matrifocal Family: Power, Pluralism and Politics*. New York : Routledge, 1996.
- Smith, Raymond T. *Kinship and class in the West Indies*. Cambridge : Cambridge UP, 1988.
- Warner, Keith Q. *The Trinidad Calypso*. London: Heinemann, 1982.